

Auteur : Jean Claude Lambert

1 Av. Sainte Claire – A – Nice – 06100

[lambert.jeanclaude@orange.fr](mailto:lambert.jeanclaude@orange.fr)

06 09 33 07 82

AMERICAN SIDE STORY.

# **L'affaire Thomas Street.**

## Table des matières

Avant-Propos : .....	2
Préface : .....	3
Arkansas City : 12 juillet 1963 : .....	4
Dallas : vendredi 22 novembre 1963.....	7
Meurtre de John et Tina : 18 juillet 1978.....	10
Sedan, 22 juillet 1978.....	13
Route 166.....	18
Obsèques de John et Tina : .....	20
Big Cooper : .....	22
Ranch du White Bison (24 juillet 1978) .....	30
White Bison river.....	36
L'aire de l'ancienne station.....	38
Walter King.....	40
Sedan : 25 juillet 1978.....	44
Maitre Morgan (26 juillet 1978).....	47
Le Shérif Wing.....	54
Ray Douglas Mackenzie.....	56
Le Juge Bernstein (10 août 1978).....	59
Le Général Watson.....	61
Dallas.....	62
Sentence du Juge Bernstein.....	63
Mémoires de John datée de juin 1970.....	66
Abigaël King.....	75
Shérif Wing.....	79
La chambre de ma mère.....	81
Coffeyville Kansas Bank : 18 juin 1978.....	83
La fin d'un voyou : .....	86
Dénouement.....	95
Université de Harvard : août 1940.....	97
L'aveu : .....	103
Adoptions : .....	107
Mes mémoires : 2005.....	109

## Avant-Propos :

Cet article découpé dans le New York Times du 15 juin 1975, a été retrouvé dans le portefeuille de John MacCarthy par la police scientifique d'Arkansas, après sa mort le 18 juillet 1978.

### De nouvelles révélations sur la mort de John Fitzgerald Kennedy.

Immédiatement après son assassinat à Dallas le 22 novembre 1963, l'autopsie du corps de John Fitzgerald Kennedy fut pratiquée par trois médecins militaires dans la nuit du 22 novembre 1963. Leurs conclusions furent que le président avait été touché par deux projectiles tirés de l'arrière. La première balle avait frappé le haut du dos au-dessus de la clavicule droite, traversé les muscles de la base du cou, endommageant légèrement le sommet du poumon droit sans traverser celui-ci, elle était ressortie par le cou par une blessure qui a été détruite par la trachéotomie pratiquée à l'hôpital pour tenter de sauver le président. Cette opération chirurgicale destructrice a supprimé les preuves de la seconde balle qui avait frappé la tête de John à l'arrière-droit, causant une entrée de 2,5 cm<sup>2</sup> et d'importants dégâts, considérés comme mortels, au cerveau. Des fragments du même projectile étaient ressortis par une grande blessure située à l'avant droit du crâne, faisant éclater les os de la boîte crânienne.

La balle de calibre 7,65 mm sera retrouvée plusieurs mois plus tard fichée dans la moquette de la voiture présidentielle. La trajectoire de cette troisième balle et son angle d'entrée n'ont pas pu être déterminés, ce qui aurait pu révéler l'emplacement d'un second tireur. Le cerveau de Kennedy a été retiré du corps pendant son autopsie et conservé dans le formol aux Archives nationales.

En 1972, lorsque le célèbre praticien Cyril Wecht, président de l'association américaine de médecine légale demanda à examiner l'organe, estimant qu'il pouvait être en mesure de révéler l'origine du tir, le Directeur des Archives nationales affirma qu'il avait disparu.

William Stone.

**Préface : rédigée le 21/12/2018 par le narrateur.**

*Dans ce roman, j'évoque divers épisodes de ma vie au cours desquels j'ai vécu des événements peu communs, et traversé une époque qui méritait d'être raconté.*

*L'enfance n'est, en fait, qu'une courte période de notre existence, une lente maturation, semée d'embûches, d'hésitations, d'errances, de drames et de joies.*

*Des réminiscences qui sont ensuite balayées par les bourrasques de notre vie d'adulte.*

*L'enfance s'écoule, dans une attente inconsciente, seuls instants où notre corps nous appartient pleinement. Quand l'âge vient, c'est l'inverse qui se produit, notre corps décide et nous suivons, en boitillant, devenant l'obligé de notre état physique. Avec l'âge adulte et la vieillesse, arrive le temps des désillusions, des souffrances, on s'habitue.*

*Ma jeunesse s'est déroulée dans l'État du Kansas, près de Coffeyville. J'y suis né en 1940, j'y ai vécu mon enfance et mon adolescence, cette attente, comme si je savais, sans en avoir eu connaissance, que, j'avais été conçu ailleurs, ma vie ne pouvait pas être celle que l'on m'avait proposée.*

*Je fais référence, dans ce roman, à des faits historiques vus par un des acteurs, mon père.*

*Ces événements se sont déroulés pour partie dans les États du Kansas et du Texas.*

*Certains d'entre eux restent encore de nos jours, remplis de mystère, controversés, discutables, remplis de suspicions, mais il a fallu que je fasse un choix, et trancher.*

*Les gens de mon âge se souviennent que le vendredi 22 novembre 1963 le président John Fitzgerald Kennedy fut assassiné à Dallas, une balle de fusil lui fit sauter la cervelle, alors qu'il entamait une tournée dans le cadre de sa campagne électorale.*

*Mon père était présent à Dallas, pas totalement étranger à cet attentat.*

*Les véritables commanditaires de ce meurtre, n'ont jamais été identifiés, s'ils l'ont été, ceux qui ont reçu ces confessions ou les aveux des coupables, ne sont plus de ce monde pour le révéler.*

*Les assassins finissent-ils leurs vies dans des conditions pires que celles de leurs victimes ? Dieu seul le sait.*

*Elmer MacCarthy.*

## Arkansas City : 12 juillet 1963 :

*Nous étions jeunes et larges d'épaules  
Bandits joyeux, insolents et drôles  
On attendait que la mort nous frôle.  
On the road again.  
Au petit jour on quittait l'Irlande  
Et derrière nous s'éclairait la lande  
Il fallait qu'un jour on nous pendre.*

*Bernard Lavilliers*

Le groupe d'extrême droite « John Birch Society » était une faction, une des composantes activistes du Parti Nazi Américain qui avait été créé en 1959 par George Lincoln Rockwell.

L'homme à la tête de cette ligue avait pour nom Clark Watson. Il était, comme son mentor Lincoln Rockwell, un ancien officier supérieur de l'U.S. Navy. Tous deux avaient bénéficié d'une mise en retraite anticipée en raison de leurs opinions politiques considérées comme trop à droite.

Le Parti Nazi Américain et Watson, menaient, depuis plusieurs mois des charges contestataires violentes contre chacune des décisions et des lois que faisait voter le président Démocrate John Fitzgerald Kennedy. Ces lois ou décrets allaient pourtant dans le sens d'une législation existante déjà en application depuis le Citizens' Councils, adoptée par la cour suprême en 1954 qui rendaient inconstitutionnelles toutes les formes de ségrégation raciale.

La mandature de JFK allait s'achever à la fin de l'année 1964, le mandat des présidents Américains ne durait que quatre années.

JFK avait clairement manifesté son intention de briguer une seconde investiture. Dès la fin de l'année 63, il commença à mener campagne, une tournée qui devait commencer par les états du sud, qui lui étaient les plus hostiles, le Kansas et le Texas en faisaient partie.

Pour faire barrage à la candidature de JFK les Républicains et le groupe extrémiste JBS, avaient déployés les grands moyens.

Au Kansas, la presse d'opposition, Arkansas News, qui était la propriété d'un riche et influent homme d'affaires ne se gênait pas pour apporter son soutien au groupe JBS en organisant régulièrement des manifestations dans les grandes villes du Kansas et du Texas.

Clark Watson, était dans le collimateur de la police fédérale et de la CIA. Ces organes officiels étaient chargés de la surveillance des groupes susceptibles de semer le désordre, ou projeter des actions violentes, des attentats qui pouvaient être menées contre les membres du gouvernement. Clark Watson parcourait les États, collectant des fonds, réunissant les sympathisants qui lui manifestaient un soutien. Watson n'avait personnellement aucun projet électoraliste, son seul but était de déboulonner le président démocrate en place, pour qu'un candidat Républicain conservateur s'y installe.

Il organisait des réunions chaque semaine dans des lieux les plus inattendus, brouillant les pistes afin d'échapper à la surveillance de la police d'état qui tentait vainement d'infiltrer le mouvement, jouant avec eux au chat et à la souris.

Ce jour-là, Clark avait choisi de réunir ses sympathisants dans la propriété de Thomas Street, un membre très actif de JBS qui résidait près d'Arkansas City.

Thomas Street était un industriel célèbre au Kansas, il visait depuis plusieurs années une poste de Sénateur et était connu pour afficher ses positions radicales contre la politique sociale menée par le président Kennedy et son gouvernement. Pour asseoir sa propagande, Street se servait de son journal « The Arkansas News ».

Curieusement, cet homme riche ne faisait l'objet d'aucune surveillance particulière de la part de la CIA, les instances fédérales pensaient que sa richesse et ses prétentions politiques représentaient la garantie qu'il n'irait pas se fourvoyer dans des complots douteux ou fomenter des attentats, mais ce n'était que leurs opinions, son rapprochement avec Clark Watson prouvait qu'ils commettaient une grossière erreur d'analyse.

Thomas Street ne pactisait pas seulement avec Watson, il était en contact avec tous les groupes conservateurs les plus radicaux comme le Parti Nazi Américain de Rockwell.

Street et Watson se rencontraient régulièrement, mettant au point l'organisation de manifestations destinées à mettre les candidats démocrates en difficulté lors des élections régionales. Ils rêvaient de réveiller les consciences du peuple et rallier à leurs causes les Américains aveuglés par la personnalité flamboyante de JFK.

Kennedy avait découvert et compris l'influence que pouvaient avoir les médias et les supports audiovisuels sur l'opinion publique. Il fut sans doute le premier président à ne pas hésiter, pour promouvoir ses campagnes électorales, de mettre en avant sa femme et ses enfants, étalant sa vie personnelle dans les revues spécialisées, utilisant ses talents d'orateur dans des discours télévisés diffusés à des heures de grande écoute.

Watson organisait régulièrement des réunions publiques, qualifiées de « bon enfant » par les autorités, au cœur des villes. Au cours de ces réunions politiques Clark critiquait ouvertement le programme électoral de JFK, appelant la population à voter républicain.

Ce n'était que la partie visible de son activité, il réunissait également et régulièrement dans la plus stricte intimité quelques sympathisants plus déterminés, plus radicaux, des membres du PNA, le Parti Nazi Américain. Il s'agissait d'une douzaine d'individus soigneusement sélectionnés. Aucune information ne transpirait sur la nature des actions envisagées au cours de ces réunions. Le FBI garant de la sécurité intérieure et de la protection des membres du gouvernement avait à plusieurs reprises tenté d'infiltrer JBS sans succès.

Les membres les plus surveillés étaient ceux qui vivaient au Texas, ils semblaient les plus actifs et les plus déterminés à agir dans l'illégalité. La police de l'État du Texas et le FBI étaient sur les dents. À Dallas on surveillait certains agitateurs qui s'étaient fait remarquer par leurs opinions politiques. Un dénommé Lee Harvey Oswald, déjà dans le collimateur des flics, semblait faire cavalier seul. Oswald était un ancien militaire dont la carrière avait été interrompue à cause de ses idées communistes. Il avait affiché ouvertement sa sympathie pour l'URSS, puis au régime de Fidel Castro.

L'homme était en fait un détraqué mental, inapte au travail. Il était depuis longtemps dans le collimateur des organes de surveillance, mais on le pensait incapable de commettre un délit quelconque. Il avait été suspecté un temps d'avoir tenté de tuer d'un coup de fusil un général nommé Walker qu'il pensait responsable de son éviction de l'armée.

Mais Oswald, tireur médiocre, avait trouvé le moyen de rater sa cible pourtant immobile, assise à trente mètres de l'endroit où il était caché, curieusement il n'avait jamais été inquiété par la justice pour cette tentative de meurtre, car Walker, méprisant, n'avait pas porté plainte contre lui.

Oswald avait par le passé obtenu un visa pour un séjour de quelques années en URSS, mais il avait été déçu par ce qu'il avait vu là-bas, le communisme qui y était pratiqué n'était pas celui dont il rêvait. Il était revenu déçu aux States, ramenant avec lui une épouse Russe et un enfant. Incapable de trouver un emploi stable pour nourrir sa famille, il vivait misérablement.

Dès son retour d'URSS, il s'était entiché du régime Cubain, Fidel Castro était devenu son idole, au moment même où un conflit sévère opposait militairement Cuba, l'URSS et les USA.

Les malades mentaux, les braillards, qui ne rêvaient que d'anarchie ne manquaient pas dans les grandes villes des États-Unis, mais la plupart d'entre eux ne passaient jamais à l'acte, ils se contentaient de semer leurs paroles haineuses, haranguer les foules sans jamais agir.

Au cours d'une énième réunion, à laquelle avaient été convoqués seulement les éléments purs et durs de JSB, Thomas Street avait évoqué un projet ambitieux, frapper un grand coup, assassiner le président Kennedy lors de sa prochaine tournée électorale qui devait avoir lieu vers la fin de l'année 1963 dans le Kansas ou dans l'état voisin le Texas. Étant un excellent tireur, Il s'était porté volontaire, il était prêt, avait-il dit, à payer de sa personne pour débarrasser son pays d'un homme qui va plonger l'Amérique dans le marasme et le black power.

Quand Street avait développé son projet, parmi la douzaine d'hommes présents, il y avait eu un long moment de silence, la plupart d'entre eux n'étaient pas prêts à aller jusqu'à cette extrémité. Manifester, gueuler, cracher des invectives, bien cachés au milieu d'un cortège ou agitant des banderoles, d'accord, mais risquer sa peau, tout perdre, leurs femmes, leurs gosses, la vie, la liberté, non, merci.

Son projet n'ayant reçu une franche approbation, Thomas Street n'assista plus aux réunions organisées par Clark Watson, Il se désolidarisa de JSB qui continua d'exister sans lui.

Dallas : vendredi 22 novembre 1963.

*L'homme est donc bien pervers, ou le ciel bien féroce !  
Pourquoi l'instinct du Mal est-il si fort en nous,  
Que notre volonté subit son joug atroce  
À l'heure où la prière écorche nos genoux  
L'homme est donc bien pervers, ou le ciel bien féroce !*

*Maurice Rollinat.*

Ce jour-là, la ville était en effervescence, la venue du président Kennedy, qui venait d'entamer une campagne électorale agressive destinée à assurer sa réélection, avait provoqué de nombreux commentaires acides dans la presse locale.

Le Dallas Morning News, le plus important quotidien du Texas, totalement aux ordres des industriels et des organismes mafieux qui gouvernait la ville de Dallas, avaient taillé un costume à JFK, publiant ce jour-là un article délétère et assassin bordé d'un liseré noir, comme un faire part de deuil, un texte prémonitoire dont les autorités auraient dû se méfier.

Ce quotidien républicain avait toujours critiqué ouvertement la politique sociale et raciale du président, mais ce jour-là, chaque mot masquait une menace.

D'après les sondages pratiqués par la presse locale, une grande partie de la population du Texas était hostile à la réélection de JFK à la présidence. Mais les sondages, qui ne sont pas une science exacte, peuvent aussi servir à manipuler les opinions.

Le Texas était resté longtemps un bastion raciste, très conservateur, mais moins radical que l'état voisin, l'Alabama, où siégeait Lyndon Johnson le vice-président des États-Unis qui était présent ce jour-là, assis dans sa voiture décapotable bleue, suivant le cortège, loin derrière le président.

Dans la Lincoln Continental noire présidentielle, avaient pris place, sur la banquette arrière, le président John Fitzgerald Kennedy et son épouse Jacqueline vêtue d'un tailleur rose poudré. Le cortège, à la demande de JFK, commença à circuler à vitesse réduite. Contrairement aux prédictions des sondages, une foule nombreuse était venue ce jour-là acclamer le président. JFK avait fait stopper son véhicule à plusieurs reprises, pour serrer quelques mains.

Quelques spectateurs avaient, bien sûr, manifesté leur hostilité, mais leurs vociférations, leurs insultes étaient restées inaudibles, masquées par les applaudissements.

Le Gouverneur du Texas, Connolly et sa femme étaient assis à l'avant de la voiture. Étonné par la popularité du président, Connolly s'était retourné pour faire remarquer au président, qu'ici, tout le monde l'aimait.

Le convoi avançait lentement, entouré par une cohorte de policier et d'agents fédéraux, il venait de tourner vers Houston Street en direction de Dealey Plaza, un grand espace, le poumon vert de la ville. À droite du convoi on pouvait apercevoir un grand bâtiment de cinq étages qui abritait la bibliothèque Texas Book Scholl et sur la gauche, une colline gazonnée en légère pente, en haut de laquelle quelques grands arbres et des bosquets avaient été plantés.



À cet endroit, où l'espace était très dégagé, les services de sécurité avaient autorisé les spectateurs à être plus nombreux, la foule était dense le long des barrières qui délimitaient la zone de circulation du cortège présidentiel.

Les applaudissements et les cris masquèrent totalement le bruit que fit la première détonation.

Quand éclata le premier coup de feu, tout le monde prit la sourde explosion pour un pétard, la première balle rata la Lincoln de JFK, elle ricocha sur une bordure de trottoir et blessa un spectateur à la jambe, l'incident passa inaperçu pendant plusieurs minutes.

Les policiers qui entouraient la voiture présidentielle ne réagirent pas immédiatement, quand la seconde balle arriva, elle atteignit JFK dans le dos, perçant le corset rigide qui soulageait sa colonne vertébrale affectée par une déminéralisation avancée, elle ressortit curieusement à hauteur de sa gorge. Le président porta sa main droite à son cou, le rapport Warren commandé par Lyndon Johnson précisera plus tard que ce fut la même balle qui toucha ensuite le Gouverneur Connolly, assis à l'avant de la voiture, à l'épaule.

C'est le troisième tir qui fit éclater un morceau de la boîte crânienne du président, projetant sa cervelle et des fragments osseux à plusieurs mètres devant les yeux horrifiés de son épouse qui était à ses côtés.

Les premiers tirs provenaient de la grande bibliothèque, les policiers avaient localisé son origine ce qui avait permis d'identifier l'auteur très vite, mais certains témoins affirmeront plus tard que la dernière balle, la plus meurtrière, semblait venir du côté opposé. Dans la cohue qui régnait après le second tir, la troisième balle, celle qui fut mortelle, passa presque inaperçue.

L'auteur de cet attentat fut très vite localisé, Lee Harvey Oswald fut accusé comme étant l'auteur de ce meurtre, il était présent dans l'immeuble au moment où les coups de feu avaient été tirés, plusieurs témoins l'affirmèrent, le fusil Carcano qui avait servi aux tirs avait été laissé sur place avec ses empreintes. Lee Harvey avait acheté cette arme quelques jours auparavant ?

Son arrestation fut très rapide, elle intervint dans l'heure qui suivit l'attentat. Par la suite, cette efficacité sembla suspecte à de nombreux observateurs. On eut l'impression que les autorités savaient déjà, avant que l'attentat ne se produise, qu'Oswald allait passer à l'action.

Après qu'il eut tiré ses deux coups de feu, sans savoir s'il avait atteint son objectif, Oswald avait quitté très vite la bibliothèque, mais son signalement avait été immédiatement diffusé dans la ville. Il avait abattu d'un coup de pistolet, un policier qui avait tenté de l'intercepter, poursuivi, il se réfugia, pour se cacher, dans un cinéma, où il fut finalement arrêté.

Pendant le peu de temps où il vécut prisonnier, deux jours exactement, Lee Harvey Oswald a toujours affirmé aux journalistes et aux policiers qu'il était le pigeon parfait, le coupable idéal, ce qui pouvait laisser supposer qu'il n'était pas le seul individu à avoir participé à cet attentat.

Le lendemain de son arrestation, alors qu'il s'apprêtait à faire des révélations à la presse qui avait été réunie pour l'entendre, il fut abattu par un dénommé Jack Ruby, un républicain qui affirmera avoir voulu venger JFK. Personne ne crut aux déclarations de cet homme qui avait toujours été un farouche opposant à JFK. Sa boîte de strip-tease était le lieu de rendez-vous de tous les politiques corrompus et des mafieux de l'état.

Des nombreuses enquêtes furent diligentées par la police fédérale le FBI, la CIA, la Maison Blanche confia une mission officielle à la commission Warren. Mais de nombreux organes

étatiques décidèrent de diligenter leurs propres enquêtes. Des journalistes, des agences privés s'y ajoutèrent, un moyen de faire du fric, dans un pays où tout passe par l'argent.

Quand les rapports furent publiés, il apparut alors, des théories totalement divergentes les plus fantaisistes, mais ils mirent surtout en évidence de nombreuses négligences, de grossières erreurs d'appréciation, d'interprétation, qui ressemblaient à des tentatives de dissimulation, des manipulations d'opinion qui tendaient à prouver que tout n'avait pas été révélé. La mort de JFK laisse encore aujourd'hui planer un grand mystère.

Lee Harvey Oswald eut le temps de révéler qu'il n'était l'auteur que de deux premières balles qui avaient atteint JFK, sans causer sa mort. Il était prêt à révéler le nom de celui qui avait tiré la troisième balle avec un fusil Mauser, projectile qui avait fracassé le crâne du président.

Lee Harvey emporta ce secret dans sa tombe.

Jack Ruby n'a jamais avoué qui l'avait payé pour abattre Lee Harvey Oswald, il mourut d'un cancer en prison quelques années plus tard.

En juste compensation, sa femme et ses enfants vécurent le reste de leurs vies dans le confort et la sécurité.

## Meurtre de John et Tina : 18 juillet 1978.

*Insensé le mortel qui pense !  
Toute pensée est une erreur.  
Vivez, et mourez en silence ;  
Car la parole est au Seigneur !  
Il sait pourquoi flottent les mondes ;  
Il sait pourquoi coulent les ondes,  
Pourquoi les cieux pendent sur nous,  
Pourquoi le jour brille et s'efface,  
Pourquoi l'homme soupire et passe :  
Et vous, mortels, que savez-vous ?*

*Alphonse de Lamartine.*

John MacCarthy demanda à son épouse Tina qui tenait le volant de sa voiture, de se garer sur le parking de l'ancienne station-service, il prétextait une envie pressante, à cause de ma prostate lui avait-il dit en souriant.

Tina adorait ce sourire qu'elle trouvait un peu, carnassier. À l'aube de ses soixante ans, John était encore un bel homme. Son teint hâlé par une vie au grand air, ses cheveux blancs immaculés un instant bousculés par le vent qui s'engouffrait dans leur voiture par les vitres ouvertes, venait de rappeler à Tina combien elle l'aimait, l'admirait, lui rappelant qu'elle lui devait la vie.

La plupart du temps John réunissait ses longs cheveux dans une queue-de-cheval maintenue par un lacet de cuir noir. Tina le trouvait séduisant, avec le temps, elle avait appris à l'aimer, mais on n'oublie jamais son premier amour, chaque matin le visage de son fils ravivait son souvenir.

Sur la route 166 qui relie Coffeyville à Arkansas City, il n'y avait plus qu'une seule station-service qui fonctionnait, celle du père Stuart. Les hypermarchés, qui avaient poussé ces dernières années aux abords des grandes villes, s'étaient attribué une forme d'exclusivité, un monopole de la vente des carburants. En cassant les prix, ils avaient poussé à la faillite les petites stations-service. Le vieux Stuart résistait encore mais pour combien de temps

Tina s'engagea sur l'aire gravillonnée d'une ancienne station désaffectée, au travers des petits graviers poussaient déjà des chardons, des plumes, sorte de bouquets de grandes fleurs violettes. Bientôt cet espace redeviendra ce qu'il avait été par le passé, un terrain vague. Tina fit remarquer à son mari qu'il aurait pu aller pisser chez le père Stuart, quand ils avaient fait le plein de la Chevrolet, John répliqua que les chiots de Stuart étaient dégueulasses et qu'ils puaient.

Mais dans le fond cet arrêt inopiné arrangea Tina, elle allait pouvoir vérifier un détail qui l'agaçait, l'inquiétait même. Elle avait remarqué que, depuis qu'ils avaient quitté Coffeyville, un Land Cruiser noir roulait loin derrière leur voiture, alors que d'habitude cette portion de route était déserte.

Quand elle s'était arrêtée chez Stuart pour faire le plein, John était descendu bavarder avec le vieux un long moment, le Land Cruiser s'était garé le long de la route, loin des pompes à essence, Tina avait remarqué que personne n'était sortie de la voiture.